

PROLOGUE

11 mars 1978. Je sors de chez Claude François et je n'arrive pas à y croire.

Pas toi, Claude! Tu ne peux pas nous avoir joué ce mauvais tour, toi si jeune, si conquérant.

Tu es la vie, Claude! Pour des millions de gens, tu es bien plus encore: un exemple, un héros, une idole! Pour tes fans de toujours, tu es le père qu'elles n'ont jamais eu, le frère qu'elles auraient aimé avoir, le prince charmant dont elles rêvaient!

À tes débuts, tu chantais cette chanson, notre chanson, que j'aimais: «Et voici le temps des pleurs qui recommence»... Dans l'innocence des douleurs à venir, en effaçant celles du passé, il reste des images que l'on ne peut gommer: oui, Claude, tu es là pour toujours, tu auras la chance de rester éternellement jeune! Tu ne seras jamais un vieux chanteur démodé! Je souris en écrivant ces mots, puis j'essuie sur ma joue une larme qui fleure bon le *Shalimar*...

Est-ce bien toi que je viens de voir étendu sur ce lit, dans cette chambre aux rideaux de velours? Le 46 boulevard Exelmans fut, dans le Paris des années 1960, le premier nid douillet de l'expatrié d'Ismaïlia, jeté hors d'Égypte par Nasser qui, quelques années auparavant, avait pourtant accroché une médaille sur le maillot d'un jeune lycéen prénommé Claude, vainqueur d'une certaine course de fond!

Tes souffrances, tes déboires, comme ton éclatante réussite ont fait de toi un homme, Claude! Les femmes que tu as aimées, tes fils et l'incorrigible Chouffa, ta mère, cette pauvre femme – que vaut notre détresse par rapport à son drame!

Cette vie à cent à l'heure, sans souffler une seconde, cette soif de tout comprendre, comme la peur permanente d'être trahi: c'est toi.

J'ai tant de souvenirs avec Claude! Quand je l'ai connu, pour l'état-civil il était déjà Claude François bien sûr, mais son nom n'était pas célèbre! Comme il devait le chanter plus tard, «le public ne me connaissait pas».

Il a suffi d'une chanson, notre chanson, «Belles! Belles! Belles!», pour qu'il monte en haut de l'affiche et s'y maintienne jusqu'à la fin.

La fin... Je n'aime pas ce mot. Je ne l'emploierai plus.

Pourquoi ce livre?

Les artistes sont éternels. Ils ont besoin que leur flamme se transmette de génération en génération.

PROLOGUE

Le souvenir est la nourriture du mythe. Il faut aussi des récits authentiques et des témoins qui ne soient pas des imposteurs, comme certains aujourd'hui.

Moi qui ai eu la chance de connaître Claude François, j'ai senti l'urgence de témoigner, de faire partager le bonheur d'avoir été à ses côtés dans la douleur et dans la joie. J'ai aussi travaillé à faire revivre ce qui nous unissait, ses caprices comme sa générosité de cœur, son talent comme sa célèbre jalousie!

Je l'ai fait avec plaisir, même si je me fatigue plus vite aujourd'hui... Je t'offre mes nuits sans sommeil, Claude. Elles sont à toi!

Je n'avais encore jamais pris la plume pour raconter notre histoire telle que je l'ai vécue, presque au jour le jour, depuis cette soirée du 14 octobre 1962 où un petit blond avec un pull-over rouge est entré dans ma vie pour n'en plus ressortir.

Ayant connu Claude à une époque où rien n'était facile pour lui, je l'ai vu dans la lumière crue des matins blafards, traînant ses blessures mais travaillant sans relâche pour atteindre le but qu'il s'était fixé : être un jour le premier.

Je venais de perdre ma petite sœur, il venait de perdre son père... Je m'étais séparée de mon mari, sa femme l'avait quitté... Ces douleurs nous rapprochaient encore.

Je l'ai aidé autant que j'ai pu et rien ne devait jamais nous séparer. Rien, sinon le fil de la vie et le caractère impossible de Claude qui masquait parfois

ses grandes qualités, caractère dont je devais découvrir au fur et à mesure les multiples facettes. Je n'ai jamais pris de gants pour lui dire ce que je pensais. Mais on avait la faiblesse de tout lui pardonner. Il faut toujours aller chercher chez l'autre ce qu'il a de meilleur.

Reprenant le flambeau de mon père qui écrivit pour Joséphine Baker, Tino Rossi, Maurice Chevalier ou encore Georges Ulmer, j'ai travaillé avec nombre d'artistes de valeur. Je pense à Hugues Aufray, Herbert Léonard, Johnny Hallyday, Michel Sardou, Michel Fugain, Régine, Juliette Gréco, Marie Laforêt, pour ne citer qu'eux... J'ai noué avec certains de véritables liens d'amitié, mais celui qui m'aura le plus marquée reste Claude François. Sans doute parce que c'était lui, parce que c'était moi... Pour toutes ces raisons qui ne s'expliquent pas. Derrière ses manies et ses colères, il était si attachant, si vulnérable.

Je pense aujourd'hui aux orphelins qu'il a laissés sur le bord de la route. C'est à eux que je dédie ce livre. À eux qui me réclament sans cesse des anecdotes, parce qu'à leurs yeux j'incarne un Claude François que «les moins de quarante ans ne peuvent pas...!». Je trouve parfois cela excessif: je ne m'accorde pas tant de mérite.

J'ai vécu une belle histoire avec un artiste exceptionnel. Tout simplement.

Cette histoire, la voici...

Première partie

UN JEUNE HOMME BLOND
VENU D'ÉGYPTE

Un jour comme un autre, Rudi Revil, éditeur de musique, m'appelle :

— J'aime beaucoup ce que vous avez écrit pour Les Chats Sauvages, venez me voir.

Aux Éditions Tropicales, derrière les Galeries Lafayette, je trouve Rudi en djellaba blanche. L'atmosphère est bizarre : murs laqués noirs, vitrines mal éclairées où des poupées disloquées sont suspendues par les pieds... Rudi Revil est l'unique rescapé d'un terrible accident d'avion.

Je refuse de me fier au classement du *Cash Box*, la bible américaine qui publie les meilleures ventes de 45 tours, et m'enferme dans la pièce voisine avec une pile de disques que j'écoute très attentivement.

Finalement, je sélectionne «Made to Love» des Everly Brothers. Quelques années plus tard, j'aurai le plaisir de les rencontrer au cours d'un déjeuner, à l'occasion de leur passage à Paris en première partie du show de Simon and Garfunkel.

La semaine suivante, Jean-Jacques Tilché, directeur artistique chez Fontana, me téléphone à son tour :

— Allô, Vline Buggy? J'espère que je ne vous dérange pas? Ne quittez pas, je vous passe mon artiste.

— Bonjour, je m'appelle Claude François... J'aimerais vous rencontrer le plus vite possible.

— D'accord... voyons-nous demain chez moi... disons 19 heures. Je ne peux pas me libérer plus tôt car certains jours je travaille chez Roche, rue de Lyon. Je vends des cuisines. Ah oui, mon adresse: rue Guillaume-Bertrand, au 11, à l'angle de l'avenue de la République.

Le lendemain, 19 heures: personne. Vingt heures, coup de fil: «J'arrive!»

Vingt et une heures, toujours pas de Claude François... Nouvel appel: «Je suis là dans deux minutes.»

Lorsqu'il sonne à ma porte, il est 23 heures... Un record d'exactitude!

Entre un garçon blond, un peu intimidé. Il porte un pantalon bleu foncé et un pull-over rouge. S'il n'a pas un physique exceptionnel, il a un charme incontestable, l'œil qui frise, une énergie à couper le souffle.

Claude n'a jamais été à l'heure, ni ce soir-là ni jamais. Chaque fois que nous avons travaillé ensemble, je patientais, je m'impatientais, je m'énervais, je lui en voulais et, quand enfin il arrivait, on en riait... Et finalement, j'oubliais...

En quelques minutes, avec Alain, le nouvel homme de ma vie, alors interne en médecine, nous découvrons que ce garçon a grandi en Égypte, à Ismaïlia, où son père occupait le poste de régulateur de trafic au canal de Suez.

En juillet 1956, Nasser nationalise le canal et les jette brutalement hors d'Égypte. Claude se lâche... Et prend le temps de raconter :

«À dix-sept ans, je quitte tout ce que j'aimais, cette vie facile, ce soleil que j'adore, les parfums subtils, enivrants, généreux de l'Orient. Nous nous retrouvons, mes parents et moi, sur un pétrolier suédois, secoués par une terrifiante tempête, souffrant d'un mal de mer incontrôlable. Lorsque enfin nous débarquons au Havre, il pleut ! À Ismaïlia, le ciel était éternellement bleu... Les banques nationalisées ayant gelé les avoirs paternels, nous allons quémander de l'aide à l'agence française de la Compagnie du Canal, à Paris. "Comme des mendiants", soupire mon père.

«L'année précédente, en Égypte, dans sa ravissante robe de mariée, Josette, ma sœur, de trois ans mon aînée, avait épousé Pierre Revillard, un officier de la marine marchande rencontré au Caire. Depuis, elle vivait avec lui à Monte-Carlo, où il travaillait pour la compagnie de navigation d'Onassis. Dès qu'elle apprit la terrible situation dans laquelle nous nous trouvions, notre errance, le désespoir de mon père, Josette nous fit venir en Principauté où mes parents et moi allions camper provisoirement dans un petit hôtel.

« Plus tard, après avoir reçu les indemnités d'expulsion du Canal, mon père parvint à acheter un petit appartement au quatrième étage de l'immeuble Continental, place des Moulins à Monte-Carlo. C'était petit et vide, mais déjà mieux que l'hôtel... Avec ce qui lui restait, il monta une affaire avec un pied-noir originaire d'Oran, rencontré dans un bar. Celui-ci devait s'envoler quelques mois plus tard pour l'Amérique du Sud, avec les fonds de la société!

« Aimé François, mon père, crucifié par ce départ brutal d'Égypte, ne supportait pas l'exil. Il tomba dans une dépression terrible – une sorte de dépossession de sa substance vitale, jusqu'à la perte physique de ses forces –, et mourut en mars 1961, à la suite de graves complications pulmonaires.

Le jour où il prit conscience que je ne serais jamais chef de bureau, comme lui autrefois, que j'avais quitté le lycée et la philo pour devenir musicien, que je jouais déjà de la tumba et chantais dans l'orchestre de Louis Frosio pour payer mes cours au conservatoire de la Principauté mais également pour aider les miens, puis, plus tard, que j'étais batteur dans un quartet de jazz au club de Radio Monte-Carlo, mon père que j'aimais, que je respectais, ne m'adressa plus jamais la parole. Dur, intransigent, ancré à ses principes, il refusait obstinément d'avoir un fils saltimbanque. J'étais devenu le déshonneur de la famille.

« En novembre 1960, à vingt et un ans, lorsque j'épouse Janet Woollacott, la ravissante danseuse anglaise dont je suis fou, mon père, amaigri, n'est présent à la mairie que pour faire plaisir à ma mère.

À moi, il n'adressera pas le moindre mot! Cette rupture m'affecte si cruellement qu'un jour, bien plus tard, lorsque je rencontre Jerry van Rooyen, le nouveau fiancé de ma sœur Josette (divorcée peu de temps auparavant), Janet et moi décidons de le suivre à Paris. Jerry van Rooyen est un arrangeur néerlandais qui travaille pour les disques Philips et le label Fontana. Dès notre arrivée dans la capitale, il me présente à Jean-Jacques Tilché, directeur artistique, lui-même guitariste :

— Bonjour, comment vous appelez-vous?

— Claude François.

— Claude François? Je ne sais pas si vous êtes au courant mais aujourd'hui tous les artistes ont un nom à consonance anglo-saxonne: Dick Rivers, Johnny Hallyday, Eddy Mitchell...

— Moi, je tiens à garder mon nom, par respect pour mon père qui est décédé...

— Désolé, j'ignorais...

— Vous ne voulez pas entendre ma voix?

«Ce jour-là, ni mon nom ni ce que je chantais n'intéressait Jean-Jacques Tilché... Si, quelques mois plus tard, "Le Nabout twist" (en arabe, "le twist du bâton") devait par contre l'enthousiasmer, ce disque n'eut pas le succès escompté, malgré les affiches que j'avais placardées moi-même, notamment dans le sud de la France... Il faut dire qu'en pleine guerre d'Algérie, cet enregistrement fut jugé inopportun et devait se révéler un échec commercial!

«Cependant, Nicole Gruyer, l'assistante de Tilché, elle, croit en moi et me trouve quelques

séances d'enregistrement par-ci par-là, où je joue de la tumba, de la batterie, où parfois même je fais une troisième voix dans les chœurs pour gagner quelques thunes et payer mon loyer. Je donne aussi des leçons de danse chez Régine, une ancienne disquaire qui, quelques mois plus tôt, a ouvert à Montparnasse le fameux New Jimmy's... Régine, "la reine de la nuit", me dit un jour :

— Claude, je vais te faire écouter un truc fabuleux, si tu enregistres ça, c'est le succès assuré!

J'écoute, je craque, j'adore... De la dynamite. Pile la musique que j'aime!

— Je le veux... Ça s'appelle comment?

— «Made To Love».

«Comme un fou, tout excité, je cours en parler à Tilché qui m'apprend que le jeune crooner Lucky Blondo est lui aussi intéressé et l'a déjà réservé... J'insiste, il me faut absolument ce titre, je n'en dors plus! Finalement, grâce à Jean-Jacques Tilché, j'ai gain de cause.

«À notre arrivée dans la capitale, nous nous étions installés, Janet et moi, à Montmartre, rue Véron, dans un petit studio merdique. Le succès ne me souriant pas comme je l'avais espéré, nous végétons lamentablement. Quant à Josette, ma sœur, elle est depuis peu l'assistante du chorégraphe Arthur Plasschaert à l'Olympia. Après une audition, Janet est engagée dans le ballet.»

L'Anglaise ne supporte plus le tempérament colérique de son jeune mari, sa jalousie malade, cette vie difficile et désargentée qu'il lui fait mener à son

corps défendant. En un mot, elle ne croit plus en lui! Puis, un jour elle le quitte pour une immense vedette: Gilbert Bécaud.

Avant notre rencontre, certain de devenir un jour une grande star, cherchant à corriger ce qui aurait pu nuire à son image, Claude s'était fait refaire le nez. À son réveil, il arracha mèches et bandages. Le docteur Paul Elbaz, arrivé dans l'urgence, répara comme il put les dégâts causés par les gestes impulsifs de son patient, et lui annonça qu'il faudrait plusieurs semaines avant que les chairs doublement meurtries ne donnent enfin un résultat satisfaisant. Plus tard, le célèbre chirurgien fera partie du cercle d'amis de Claude et volera de nombreuses fois à son secours...

Janet est partie. Janet ne l'aime plus.

Cette déception amoureuse dont il partage la responsabilité, Claude la fera payer, j'imagine, à toutes les femmes qui partageront sa vie. Très marqué par cette rupture, une nuit d'insomnie, il crayonnera un début de texte sur une musique de Gérard Gustin. Après notre rencontre, il me demanda de l'aider à terminer son texte. Trop désespéré pour son public de l'époque, «Je sais» ne figurera que plus tard sur les enregistrements du «chanteur malheureux»...

*Je sais que cette fois c'est la fin
Je sais que l'on n'y peut plus rien
Je sais... mais je ne peux pas croire
Je sais qu'il n'y a plus d'espoir...*